

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René LEYVRAZ

Chemins montants

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 214-218

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHEMINS MONTANTS

I.

— Non, mon ami, ne dites plus rien. Quittons tout souci de riposte et d'argument. Pour vous se prépare un temps de silence et d'exil. Les choses dont vous croyez vous faire le juge rigoureux échappent à vos arrêts. Reconnaissez-le. N'allez pas vous roidir : je ne songe point à vous convertir aujourd'hui. Dieu est longanime. Il me semble lire dans votre regard une angoisse qui fait germer en moi une étrange espérance. Cette Eglise que vous condamnez si durement, mon ami, peut-être un jour sera-t-elle votre Mère et l'unique voie de votre salut. Entrez dans la méditation. Faites taire tant de voix étrangères et tout ce vain tumulte. N'écoutez plus que la voix profonde de votre âme. Mettez trêve à vos cris. Savez-vous bien si vos injures n'atteignent pas dans l'invisible une Face qui vous sera plus chère que tout visage humain ? Ne parlez pas, vous dis-je. A quoi bon ? Pensez seulement à cette Eglise que vous voyez de toute part et depuis si longtemps couverte des crachats du monde furieux. Le Galiléen dont vous parliez, lui aussi a connu les insultes de la populace et de ses courtisans. Songez-y, car il y a là une grande similitude. — Mais les crimes, me dites-vous, mais la corruption qui fut chez tant de prêtres, de prélats, qui atteignit même des papes ? — Je le sais. Dieu ne peut se servir que des pauvres instruments que nous lui offrons. Cependant, prenez l'Histoire de l'Eglise, lisez-la sans parti-pris, et vous y découvrirez, malgré les faiblesses humaines, la plus proche, la plus profonde configuration au Christ-Dieu que la terre puisse offrir au Ciel. Quelques défaillances ne vous cachent plus les bienfaits sans prix de l'institution divine. Beaucoup de choses vous seront découvertes que vous ne sauriez même entrevoir maintenant. Vous cherchez l'Absolu, et vous niez Dieu !

Un jour, peut-être, on vous traitera de renégat. N'en soyez pas troublé. Vous n'aurez renié que l'erreur ; et vous aurez renoué avec les plus vénérables vérités. Pendant mille ans vos ancêtres vaudois, les paysans des vignes et

des montagnes, ont reçu le Pain des Anges de la Mère spirituelle qu'aujourd'hui vous outragez. Pensez-y, vous qui nourrissez pour le passé du peuple et du pays une si profonde tendresse ; vous qui aimez à vous perdre dans les sentiers écartés du vieux village, et au crépuscule, devant un mur moussu qui parle des Anciens, avez peine à retenir vos larmes. Le jour viendra où vous vous retrouverez solidaire en esprit et en vérité de ceux qui ont fait le pays, qui ont forgé dans les siècles passés l'âme et les pensers de ce peuple. Ainsi se fermera une plaie profonde. Ainsi se rejoindront les anneaux rompus de la chaîne sacrée qui nous relie à ceux dont sans trêve la voix parle en nous parmi le tumulte du monde.

II.

Dans le « Journal de la Femme » — que je ne cite pas ici pour le recommander — Marguerite Burnat-Provins lance un appel à l'amitié féminine.

« Dans mes longs voyages solitaires, dit-elle, pas une fois, mais vingt fois, j'ai retrouvé ce sentiment étrange et découragé du regret de l'Inconnue, de celle qui avait passé avec un sourire et s'en était allée sans même laisser un nom. »

Loin de nous la pensée de médire de l'amitié.

« Celle-ci est la pure, qui cherche l'âme sans voir le corps ; c'est la légère, ignorante du désir. »

Non seulement ignorante du désir, mais pure de tout intérêt. Et c'est pourquoi la véritable amitié est si rare, si malaisée à soutenir. Nous avons des amitiés intermittentes, coupées de soucis, d'oublis, de silences, et qui souvent nous font défaut aux heures mêmes où nous en aurions le plus grand besoin. Ce n'est pas une raison pour les mépriser. C'en est une de ne pas fonder sur elles notre vie. Au reste, ne sommes-nous pas, dans l'amitié même, appelés à donner plus qu'à recevoir ? Demander à l'amitié humaine la force de vivre, c'est donc se leurrer. Notre richesse est ailleurs. Où faut-il puiser quand l'amitié manque, ou quand, au lieu de donner elle réclame ?

Regret de l'inconnue, ou de l'inconnu ? Ils sont au bénéfice de leur incognito. Sur ces sentiments fugitifs, notre

imagination peut broder de belles arabesques. Si, au lieu de passer, ils s'étaient arrêtés ? — Nous aurions vu en eux, ils auraient en nous trouvé les mêmes faiblesses, les mêmes imperfections que nous avons partout rencontrées.

Quelle est donc l'amitié qui demeure, qui non seulement ne connaît pas d'éclipse, mais qui triomphe même de la mort ?

C'est l'amitié de Dieu.

C'est l'amitié de Jésus-Christ.

C'est aussi, pour y parvenir, la secourable amitié de la Mère de Dieu.

Dieu qui passe dans votre vie, le Christ qui chemine à vos côtés, sa Mère qui vous sourit, qui vous tend les bras, voilà les Inconnus, ou bien plutôt les Méconnus dont vous n'avez pas compris le message, dont les appels vous ont trouvés sourds. Ce devrait être là le sujet de vos plus grands regrets et le mobile d'un généreux retour.

Les inconnus, ceux que le poète appelle « les apparus dans mes chemins », passent et meurent. Dieu ne passe point. Le Christ ne saurait nous manquer, ni sa Mère immaculée et toujours exorable.

Vous cheminez vers la mort. Le temps est proche où pour vous toute attache humaine se rompra. Vos amitiés comme vos amours. Dans le sombre passage, qui vous suivra, qui vous prendra par la main ? « Alliées, restez-moi ! » crie Marguerite Burnat-Provins. Elles vous quitteront pourtant. Les mains seront désunies et les cœurs séparés. On vous verra disparaître, on pleurera sur vous. Vous serez seule sur le chemin, si dès ici-bas vous n'avez su cueillir la fleur mystique de l'amitié divine. L'Inconnue que vous attendez, celle qui vous délivrera de l'implacable solitude, elle est tout près de vous. Levez les yeux, son sourire rayonne. Par elle, vous irez au Fils, vous connaîtrez l'Amour immuable. — L'amour humain ? — ... « Le terrible, le ruineux amour, dites-vous, le dieu géant par qui, tant que durera la lumière, nous serons broyées. » Bien au-dessus de ce ruineux amour, il y a l'Amour qui éternellement donne et pardonne, selon la parole du poète :

L'amour qui vient de Dieu pleure avec la souffrance,

L'amour qui vient de Dieu méprise la vengeance,

L'amour comprend la faute et pardonne l'offense,

L'amour pardonne.

III.

Pourquoi dissimuler cet ancien déchirement ? Bien qu'il n'y ait eu ni querelle ni rupture violente, et que rien ne soit envenimé, la distance demeure, le fossé est là. Je songe, moi aussi, au petit cimetière derrière la colline. Là reposent mes ancêtres protestants avec celle, marquée du signe de notre foi, qui les a rejoints dans la terre natale. Je songe à ceux que j'ai quittés, parents et paysans de là-bas. Mes frères séparés, mes frères avant tout, Dieu m'est témoin qu'il a fallu que je vous quitte. Dieu m'est témoin que je n'ai pas cessé de vous aimer. Que je ne vous ai jamais tant aimés. Que cet amour m'accompagne et me guide, que je ne saurais oublier, que mon dernier cri sera pour vous appeler.

Hommes de chez nous, chrétiens de chez nous, travailleurs de chez nous. Pasteurs de chez nous qui travaillez et priez dans ces temps difficiles. Pasteur de mon village qui, ce printemps dernier, priez à mes côtés dans la plus grande épreuve, dont je sentais tout près de moi la foi, l'espérance et la charité. Vous ai-je quittés pour vous juger ? La vérité péniblement trouvée m'armerait-elle contre vous ? Non pas ! Pécheur, souvent je mésuse des trésors retrouvés, et plus que vous dans vos labeurs et vos mérites, j'ai lieu de craindre le suprême Jugement. Avec vous, dans mes défaillances, je dis à Jésus : « Prends en ta main la mienne et conduis-moi... » Avec vous je chante : « C'est Jésus, quand je chancelle, seul en mon chemin, qui vient prendre ma main frêle dans sa forte main... »

Avec vous, je bénis Dieu, je crois, j'espère.

Pourtant, le fossé est là. Il se creuse depuis quatre cents ans. Parviendrons-nous à le supprimer ? Comme dit Monseigneur Besson, il faut d'abord le combler. La distance subsistera, mais bien plus aisément franchissable. La « Route aplanie » annonçait déjà ce propos. Au lieu d'un abîme, un terrain de rencontre. Au lieu de descendre et de remonter ces abruptes falaises, se trouver de plain-pied, non pour composer d'impossibles mixtures, ni pour faire de l'interconfessionnalisme à coups de lâches compromis, mais

pour causer tranquillement, pour dissiper d'abord les malentendus, détruire les préjugés à la faveur d'une commune charité, d'un commun amour de la patrie, d'un grand désir de compréhension mutuelle.

Mais nulle union durable n'est possible tant qu'on n'est pas au clair, de part et d'autre, sur les dogmes essentiels du christianisme. Il s'agit donc de préparer le terrain et l'atmosphère où les explications seront possibles et fécondes. On peut avoir raison sur toute la ligne, mais, d'une certaine manière, se donner tort d'avoir raison. Il ne peut être question pour aucun d'entre nous de se contenter de victoires dialectiques, de ces victoires « aux points », en tant de rounds, qui laissent des plaies et des bosses. Notre rôle n'est pas tant de vaincre que de convaincre. Notre mission n'est pas tant de démontrer que de conquérir.

Monseigneur Besson cite cette parole de Saint François de Sales à Sainte Chantal, par laquelle nous voulons conclure : « J'ay tousjours dit que qui presche d'amour presche assez contre les hérétiques, quoy qu'il ne die un seul mot de dispute contre eux ». Prêcher d'amour. Prêcher d'exemple. Notre amour-propre ne trouve pas son compte à ce prêche-là. C'est précisément pourquoi il est le plus efficace.

René LEYVRAZ